

Sidi Askofaré

De l'inconscient-savoir *

« [...] nous savons que, quelque part, en cette part que nous appelons inconscient, une vérité s'énonce qui a cette propriété que nous n'en pouvons rien savoir. Ce fait même constitue un savoir ¹. »

À la question « Qu'est-ce qui peut se savoir du savoir inconscient ? », il y a sans doute des réponses freudiennes fortes, précises et patiemment articulées. À cette question, en effet, Freud répondrait, je pense : a) ce qui est remémoré ou mis en acte ; b) ce qui est déchiffré ; c) ce qui est transféré ; d) ce qui est interprété ; e) ce qui est reconstruit. Il pourrait même ajouter : pas tout le savoir inconscient peut passer au savoir, ce qu'anticipait et fondait sa catégorie du « refoulement originaire ».

Le seul problème, c'est que vous pouvez aussitôt m'objecter – et pas sans raison – que jamais Freud n'a thématiqué l'inconscient – le champ qu'il a découvert et nommé – comme un savoir. Celui qui, cet inconscient – dont la question se pose de savoir s'il faut continuer à l'appeler freudien –, celui donc qui, cet inconscient, a établi qu'il relevait du savoir, qu'il est un savoir, c'est Lacan.

Seulement, même chez Lacan, ce statut n'est pas de départ. Avant de parler de l'inconscient comme savoir, Lacan a tenté plusieurs approches et proposé de nombreuses définitions de l'inconscient : inconscient-langage, inconscient-discours de l'Autre, inconscient-lieu de l'Autre, inconscient-structure, inconscient-vérité, etc. Il reste néanmoins que la définition de l'inconscient comme savoir semble marquer

* Intervention au séminaire EPFCL, à Paris le 25 octobre 2012.

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 203.

un tournant et orienter définitivement ce que Lacan va fonder sur ce qu'il en est de l'inconscient dans et pour la psychanalyse.

J'ai l'idée que le privilège de l'inconscient-savoir tient à ce que cette expression récapitule et condense l'essentiel des définitions de l'inconscient qui l'ont précédé dans l'enseignement de Lacan, et surtout qu'il constitue le concept de l'inconscient le plus ajusté à la pratique et à l'expérience psychanalytiques.

*

Plutôt que de remonter aussi loin que je l'ai annoncé dans l'argument de présentation de mon exposé de ce soir – sans doute l'effet du stress lié à la surprise de découvrir que j'intervenais aussi tôt –, donc plutôt que de remonter aussi loin, je vous proposerai de partir non du débat Lacan-Freud, mais d'une des nombreuses occurrences où Lacan présente l'inconscient comme un savoir. Je le cite, dans *L'Envers de la psychanalyse* :

« Je vous ai parlé tout à l'heure de la chatouille et de la grillade. Là, on sait comment faire. C'est même ça, le savoir. Personne, en principe, n'a envie d'en user plus loin, et quand même, ça tente.

C'est même ce dont Freud a fait la découverte justement vers 1920, et c'est là, en quelque sorte, le point de rebroussement de sa découverte.

Sa découverte était d'avoir épilé l'inconscient, et je défie qu'on dise que ce puisse être autre chose que la remarque qu'il y a un savoir particulièrement articulé dont, à proprement parler, aucun sujet n'est responsable. Quand un sujet vient tout à coup à le rencontrer, à toucher ce savoir auquel il ne s'attendait pas, il se trouve, lui qui parle, ma foi, bien dérouté.

C'était la première trouvaille. Freud a dit aux sujets – Parlez, parlez donc, faites comme l'hystérique, on va bien voir quel est le savoir que vous rencontrez, et la façon dont vous le repoussez, on va voir ce qui se passe. Et cela l'a conduit nécessairement à cette découverte, qu'il appelle l'au-delà du principe de plaisir. C'est ceci, que l'essentiel de ce qui détermine ce à quoi on a affaire dans l'exploration de l'inconscient, c'est la répétition². »

Tout est dit là, ou presque. Et c'est à se demander pourquoi Lacan s'était attaché aussi longtemps à déplier l'inconscient-vérité et

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 88-89.

à le faire parler, cf. la prosopopée de la vérité dans « La chose freudienne ³ ». On peut à cela trouver plusieurs raisons :

- raison tactique ou politique : le combat à mener contre l'ego-psychology, le courant de la relation d'objet - Bouvet et ses « amis » -, le mouvement d'inscription de la psychanalyse dans la psychologie générale - D. Lagache et ses « complices » ;

- raison théorique : les textes de Freud choisis pour la reconquête du champ ouvert par Freud - la *Traumdeutung*, la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, *Le Mot d'esprit...* - le conduisaient tout droit, au-delà de l'inconscient-langage, à la question du sens, donc de la vérité ;

- raison pratique : la prééminence chez le Lacan de l'époque d'une certaine conception du symptôme - comme métaphore, privilège du sens, donc - et de la fin de l'analyse, disons de reconnaissance et d'assomption de la vérité.

Aussi, peut-être est-ce en raison de ses avancées sur le transfert, le symptôme et la fin de l'analyse - en atteste que le savoir constitue le radical de toutes les catégories qu'il avance sur ses différents points : « sujet supposé savoir » (fondement du transfert), « savoir y faire » avec le symptôme (= identification au symptôme) ; « désir de savoir » (= désir de l'analyste) - que Lacan sera conduit à reconsidérer l'inconscient comme un savoir parce que la psychanalyse, quant à elle, est discours : c'est le tournant qui s'opère avec *L'Envers de la psychanalyse* et « Radiophonie ».

*

Reprenons à présent, à la suite de Lacan, son dire que l'inconscient est savoir. Cette affirmation peut s'entendre au moins en deux sens :

- l'inconscient sait, et notamment il sait du sujet ce que ce dernier, non pas ignore, mais ne veut pas savoir ;

- de n'être ni vérité ni jouissance, l'inconscient, en tant qu'il relève du symbolique, a structure et consistance de savoir.

3. J. Lacan, « La chose freudienne ou Sens du retour à Freud en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 401-436.

Ce n'est qu'à partir de là que l'on peut envisager les questions relatives à la fonction du savoir – à quoi ça sert ? –, à ce qui peut s'en savoir, et aux fins dont le sujet peut user.

Mais au préalable, Lacan, comme toujours, ne va pas se contenter d'appliquer à l'inconscient la notion triviale du savoir. En différents endroits de son séminaire et de ses écrits, il va s'attacher à cerner au plus près ce que « savoir » veut dire, et surtout lorsqu'on prend le risque de vouloir en faire le définitoire même de l'inconscient.

L'essentiel de ce qui me paraît devoir être retenu dans notre travail de séminaire de cette année, je le situerai entre deux pôles textuels : *L'Envers de la psychanalyse* et « Radiophonie » d'une part, et *Encore* et « Télévision » de l'autre.

Du premier pôle textuel, je retiendrai cinq points.

1. La distinction précise et définitive entre *savoir* et *connaissance* : « Ce que nous découvrons dans l'expérience de la moindre psychanalyse est bien de l'ordre du savoir, et non de la connaissance ou de la représentation ⁴. » Voir également la réponse à la question V de « Radiophonie » : « Brisons donc là pas de connaissance. [...] Pas de connaissance. Mais du savoir, ça oui, à la pelle, à n'en savoir que faire, plein les armoires ⁵ » ;

2. La continuité ou en tout cas l'articulation entre le *savoir*, le *savoir-faire*, voire le *savoir y faire* ;

3. La définition formelle du savoir : « Il s'agit très précisément de quelque chose qui lie, dans une relation de raison, un signifiant S1 à un signifiant S2 ⁶ » ;

4. La retombée de cette définition quant à la distinction à établir entre *savoir* et *discours* : là où le savoir se présente comme « lien entre des signifiants », le discours est à concevoir, lui, comme « lien entre des corps » ;

5. La proposition que l'inconscient est savoir, mais il est « un savoir qui ne se sait pas » et « un savoir qui travaille ». Ce qui conduit Lacan, contre toute attente, à faire de la psychanalyse une expérience de savoir : « Le savoir, donc, est mis au centre, sur la sellette, par

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 32.

5. J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 433.

6. *Ibid.*

l'expérience psychanalytique ⁷. » D'où le passage nécessaire par le discours hystérique – « hystérisation du discours » – pour produire « un sujet » qui serait « animé du désir de savoir ⁸ ».

Du second pôle, celui constitué par *Encore* et « Télévision », je retiendrai la problématique du transfert et de l'amour.

Dans *Encore* – dont Lacan dira, dans sa dernière leçon du 23 juin 1973, que son point-pivot, la clé, concerne « ce qu'il en est du savoir ⁹ » –, Lacan indiquera en effet que, de tous les discours en fonction aujourd'hui, l'analyse, par l'expérience qu'elle promet, est celui qui permet d'interroger « comme du savoir ce qu'il en est de la vérité ¹⁰ ». Et de poser la question radicale : « Qu'est-ce que le savoir ? » « Il est étrange, poursuit Lacan, qu'avant Descartes, la question du savoir n'ait jamais été posée. Il a fallu l'analyse pour que cette question se renouvelle. L'analyse est venue nous annoncer qu'il y a du savoir qui ne se sait pas, un savoir qui se supporte du signifiant comme tel ¹¹. »

Il en résulte que pour l'analyse, à la question : qu'est-ce qui se sait ?, il n'y a qu'une seule réponse recevable : c'est l'Autre. L'Autre

« comme le lieu où le signifiant se pose, et sans lequel rien ne nous indique qu'il y ait nulle part une dimension de vérité, une *dit-mension*, la résidence du dit, de ce dit dont le savoir pose l'Autre comme lieu. Le statut du savoir implique comme tel qu'il y en a déjà, du savoir, dans l'Autre, et qu'il est à prendre. C'est pourquoi il est fait d'apprendre.

Le sujet résulte de ce qu'il doit être appris, ce savoir, et même mis à prix, c'est-à-dire que c'est son coût qui l'évalue, non pas comme d'échange, mais comme d'usage. Le savoir vaut juste autant qu'il coûte, *beau-coût*, de ce qu'il faille y mettre de sa peau, de ce qu'il soit difficile, difficile de quoi ? – moins de l'acquérir que d'en jouir.

Là, dans le jouir, la conquête de ce savoir se renouvelle chaque fois qu'il est exercé, le pouvoir qu'il donne restant toujours tourné vers sa jouissance ¹² ».

7. *Ibid.*, p. 33.

8. *Ibid.*, p. 36.

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 125.

10. *Ibid.*, p. 88.

11. *Ibid.*

12. *Ibid.*, p. 89.

Ce qui apparaît après coup, c'est que c'est du même mouvement dont Lacan conjoint le savoir et l'apprendre qu'il va les disjoindre, de tenir compte justement de ce qu'un discours, celui de la science, introduit. À savoir que « tout d'un coup on interroge cet être sur le moyen qu'il aurait de se dépasser, c'est-à-dire d'en apprendre plus qu'il n'en a besoin dans son être pour survivre comme corps ¹³ ».

De là peut se dater la transformation de « la question du savoir en celle d'un apprendre » – au point qu'aujourd'hui le signifiant « apprentissages » est en passe de devenir le signifiant maître de la figure dominante de la psychologie : la psychologie cognitive, et de ses applications aux champs de l'école (Martine Menès en parlerait beaucoup mieux que moi) et du travail (la formation) –, et de l'apprendre en celle d'un « apprendre à apprendre ». Ce qui conduit tout droit à une autre dimension du savoir, celle du : « comment ça s'enseigne ». Où se profile, évidemment, la question du mathème...

Mais là n'est pas le plus important dans ce travail que j'ai souhaité exploratoire de la question – « Qu'est-ce qui peut se savoir du savoir inconscient ? » – qui nous occupe cette année dans ce séminaire. Et ce notamment en regard de ce que je souhaite convoquer à présent, soit le rapport du savoir à l'amour.

Partons de ce que Lacan en avance le 23 juin 1973 :

« [...] l'important de ce qu'a révélé le discours psychanalytique consiste en ceci, dont on s'étonne qu'on ne voie pas la fibre partout, c'est que le savoir, qui structure d'une cohabitation spécifique l'être qui parle, a le plus grand rapport avec l'amour. Tout amour se supporte d'un certain rapport entre deux savoirs inconscients. Si j'ai énoncé que le transfert, c'est le sujet supposé savoir qui le motive, ce n'est qu'application particulière, spécifiée, de ce qui est d'expérience ¹⁴ ».

C'est dans cette même veine que Lacan reprendra ce qu'il en est du transfert dans « Télévision » (1974), avec cette fois une insistance plus marquée sur le statut du savoir en question – savoir insu certes, mais aussi et surtout « savoir qui travaille », « travailleur idéal ».

« Pour réveiller mon monde, ce transfert je l'articule du "sujet supposé savoir". Il y a là explication, dépliement de ce que le nom n'épingle qu'obscurément. Soit : le sujet, par le transfert, est supposé au savoir dont il consiste comme sujet de l'inconscient et que c'est là ce qui est

13. *Ibid.*, p. 128.

14. *Ibid.*, p. 131.

transféré sur l'analyste, soit ce savoir en tant qu'il ne pense, ni ne calcule, ni ne juge pour n'en pas moins porter effet de travail ¹⁵. »

On mesure le chemin parcouru depuis la définition, en 1964, du transfert « comme mise en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient » !

*

J'en viens à présent à mon dernier développement.

Je dirai qu'au fond, tout ce qui précède ne fait en vérité que dérouler et tirer les conséquences de l'axiome lacanien par excellence : « L'inconscient est structuré comme un langage. » Or, grâce aux travaux réalisés au sein de notre École – je pense à ceux de Colette Soler et de quelques autres –, nous sommes à présent rompus à l'idée que c'est loin d'être le dernier mot de Lacan sur l'inconscient et ce qui, dans une analyse ou une contre-analyse, peut aller « plus loin que l'inconscient ¹⁶ ».

Permettez-moi de citer encore *Encore* :

« L'inconscient est le témoignage d'un savoir en tant que pour une grande part il échappe à l'être parlant. Cet être donne l'occasion de s'apercevoir jusqu'où vont les effets de *lalangue*, par ceci, qu'il présente toutes sortes d'affects qui restent énigmatiques. Ces affects sont ce qui résulte de la présence de *lalangue* en tant que, de savoir, elle articule des choses qui vont beaucoup plus loin que ce que l'être parlant supporte de savoir énoncé. Le langage sans doute est fait de *lalangue*. C'est une élucubration de savoir sur *lalangue*. Mais l'inconscient est un savoir, un savoir-faire avec *lalangue*. Et ce qu'on sait faire avec *lalangue* dépasse de beaucoup ce dont on peut rendre compte au titre du langage ¹⁷. »

Pour le symptôme, l'affect et la *linguisterie* – vs linguistique –, donc. Mais il ne faut pas s'y tromper. Ce n'est pas tant un rejet de la science que celui du scientisme. En effet, il s'agit plutôt, paradoxalement, d'un retour à l'esprit de la science. C'est pourquoi Lacan est fondé à conclure : « [...] pour introduire un discours scientifique concernant le savoir, il faut interroger le savoir là où il est. Ce savoir, en tant que c'est dans le gîte de *lalangue* qu'il repose, veut dire l'inconscient ¹⁸ ».

15. J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 531.

16. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIV, L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, inédit, leçon du 16 novembre 1976.

17. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., p. 126-127.

18. *Ibid.*, p. 139.

*

Je conclus.

Du langage comme condition de l'inconscient - inconscient-structure - à *lalangue* comme gîte de l'inconscient - inconscient réel ? -, quel sacré déplacement !

Ce déplacement, je présume qu'il ne peut pas ne pas avoir d'incidences sur ce qui peut se savoir du savoir inconscient. D'une part en raison du changement dans l'extension de ce qu'il y a à savoir, d'autre part parce que ce changement même n'est pas sans incidences sur le fait, voire l'« acte » de savoir, sur les moyens de savoir et les effets du savoir. Que ce ne soit pas les effets de sens mais les affects de savoir, le savoir y faire avec *lalangue* et avec le symptôme qui soient promus par le dernier enseignement de Lacan nous indique suffisamment la voie.